

DISCOURS ACADEMIQUE

Prononce par

M.^r LE CHEVALIER DU BUAT,

DANS

l'Assemblée publique de l'Academie des Sciences
de Munich

Tenue le 27. Mars 1762.

à l'Occasion du jour de naissance

DE SON ALTESSE SERENISSIME

ELECTORALE de BAVIERE.



J'ai balancé longtems, Messieurs! entre le Silence, qui me conviendrait à tous égards, et le désir d'être utile à un établissement, auquel vous avez bien voulu m'associer. J'aurois enfin préféré le parti le plus sûr à celui, auquel me portoit la vivacité de mon Zèle, si en augmentant mes obligations par les preuves de confiance, que vous m'avez données, vous ne m'aviés pas mis dans la nécessité de passer pardessus les regles de la prudence. Vous m'avez appris, combien une confiance trop peu méritée est un pésant fardeau, pour qui en connoit tout le prix; et je le sens aujourd'hui plus que jamais.

Pour repondre dignement à votre attente, je devrois être en état de diriger ceux, de qui j'attends des Leçons; je devrois être leur guide dans des routes, qu'ils ont déjà parcouruës, et dans lesquelles je commence à peine d'entrer. Je devrois enfin connoître les dangers et les secours que l'on trouve en grand nombre dans l'étude de l'histoire. Mais puisque vos suffrages ont été une loi rigoureuse, à laquelle j'ai dû me soumettre, il ne me reste qu'à faire tous les efforts, dont je suis capable

A

pour

pour ne pas tromper toutes vos esperances, et à vous demander une indulgence, que vous me devés : puisque mes fautes seront en quelque forte votre ouvrage. Puisse l'assistance, que j'ai droit d'attendre de vous, me procurer quelques succès, qui justifient au moins en partie votre choix.

Nous travaillons, Messieurs ! sous les yeux d'un Prince également éclairé et amateur des lettres et des arts. Autant sa protection doit nous encourager, autant ses regards devront nous faire rougir, si nous ne remplissons pas son attente. Lui seul a tout fait jusqu'ici ; nous lui devons notre existence, nous lui devons jusqu'à nos esperances. C'est à nous de repondre à ses bontés, en y ajoutant tout ce que nous ne pouvons devoir qu'à nous mêmes.

Que ce jour, si cher à la nation par la naissance, d'un Prince qui fait son bonheur, lui devienne encore cher par la nouvelle vigueur, que doit prendre un établissement, dont elle recevra un nouveau lustre, et qui lui procurera les avantages encore plus solides, qu'elle doit se promettre de l'accroissement des Sciences, et de la perfection des arts ; de ces arts surtout, qui sont directement utiles au Prince, à la patrie, aux citoyens.

J'envie à ceux d'entre nous, qu'un genie propice a initiés dans les arts, dont je parle, le bonheur qu'ils ont de ne voir, pour ainsi dire, aucun intervalle entre leur travail et la récolte la plus abondante, de contribuer par des moyens sûrs à la felicité du genre humain. Je leur envie ce bonheur, & ce n'est pas sans raison.

La classe, dont vous m'avez confié la direction, s'occupe d'objets en apparence plus nobles ; mais qu'il y a loin de notre travail aux fruits qu'il peut produire ! Leur abondance, il est vrai, a de quoi relever notre courage. J'oserois même avancer, que par son utilité la Science de l'histoire l'emportera sur toute autre Science prise séparément, laquelle sera traitée, comme elle merite de l'être. L'Histoire est le Récueil des faits, mais non de tous les faits ; ils doivent être discutés avec soin et choisis avec discernement ; autrement l'histoire deviendra l'Echo de l'Imposture, où la pâture insipide d'une vaine curiosité. Arrêtons nous un moment, Messieurs ! sur ces deux considerations, & voyons ensuite quels sont nos devoirs, et quelles peuvent être nos esperances relativement à cette partie de nos travaux.

Le zèle, qui vous anime, la protection d'un grand Prince, qui nous a rassemblés, la faveur du public éclairé, qui a les yeux sur nous, ce sont là autant de gages du succès le plus flateur. Je sens mon courage se ranimer, et le votre recevrait, s'il étoit possible, un nouvel accroissement à la vue de cette assemblée plus respectable encore qu'elle n'est nombreuse,

et

et qui contient la partie la plus saine de ce public, qui sera notre juge. Rendons le témoin de nos engagements, apprenons lui sans crainte, quels sont nos devoirs, mettons le en état de juger de nos succès. Ils auront encore de quoi l'étonner, s'ils repondent à votre ardeur, à vos talents, à mes espérances.

De tous les êtres, qui composent l'univers, de toutes les espèces qui l'habitent, l'espèce humaine est la seule, qu'il nous est permis d'étudier; et encore ne la considérons nous, que dans ce qu'elle a fait, et dans les différentes revolutions, qu'elle a éprouvées, et nullement dans ce, qu'elle est, ou dans ce qu'elle doit être. Ces matieres si importantes, qu'embrassent la metaphysique et la morale, appartiennent à une autre classe; elles n'entrent dans notre travail qu'autant, que l'on peut juger de ce que sont les hommes, par ce qu'ils ont été, et de ce qu'ils ont été, par ce qu'ils ont fait.

C'est surtout par cet endroit que l'histoire est vraiment utile; elle l'est encore en ce qu'elle nous apprend, comment ont pensé les hommes de tous les siècles, et que par là elle est capable de dissiper quelques préjugés dangereux, de ramener à des principes trop longtems oubliés, d'opposer une digue à la dépravation des mœurs; j'entends cette portion des mœurs, qui interesse directement la société, et à laquelle est presque toujours attachée la fortune des nations. Tout le reste appartient à cette Religion divine, à laquelle seule nous devons les vrais principes de la morale.

Mais la Religion elle même combien ne doit elle pas à l'étude approfondie de l'antiquité! combien ne fallut il pas que nos pères fissent d'efforts, pour remonter au delà de plusieurs siècles remplis de ténèbres et de corruption, et pour faire revivre la discipline ancienne, en même tems, qu'ils empruntoient de l'histoire et de la critique, qui en est le flambeau, une partie des armes, avec lesquelles ils vengeoient la croyance des premiers siècles méconnuë et défigurée.

Après les Interêts de la Religion, dont l'être suprême s'est lui même chargé, les interêts les plus sacrés sont ceux de la patrie. Les droits des Princes comme chefs des nations, et les droits également précieux des peuples, sont certainement les deux objets, qui meritent le plus d'occuper un bon citoyen. Mais ou trouve-t-on sur ces matieres si importantes des notions plus sûres, plus abondantes, que celles que nous fournit l'histoire?

Je dis encore plus: nulle notion en ce genre n'est sûre si elle n'emprunte presque tout de l'histoire. C'est d'elle que nous apprenons à distinguer le vrai du faux, à assigner à chaque monument sa date précise, à restreindre chaque terme à sa véritable signification, à démêler l'esprit

des conventions, sans nous en laisser imposer par la lettre, à le chercher dans les circonstances, dans les mœurs, dans les faits antérieurs et postérieurs au monument que nous examinons.

Je n'ajouterai point, que l'histoire seule conserve des vestiges précieux de plusieurs usages anciens et respectables, que l'on ne connoit bien, aux quels on ne se conforme exactement qu'en remontant à leur origine, et en en puisant l'esprit dans la pratique de plusieurs siècles. Les Allemands ont consacré cette espèce de Code sous le nom d'observance; d'autres nations l'ont appelé coutume, et il s'en faut bien, que toutes les coutumes n'aient été rédigées en loix positives. Enfin l'histoire écrite, comme elle merite de l'être, est le plus beau et le plus grand des spectacles, dont puisse jouir une ame raisonnable.

Quelqu'un croira peut être, que l'enthousiasme m'a dicté cet éloge; mais je n'ai pas tant loué l'histoire, que j'ai indiqué les loix rigoureuses, aux quelles doivent se soumettre ceux, qui en font l'objet de leurs travaux.

C'est dans l'utilité, dont elle peut être, qu'il faut chercher la méthode qu'on doit suivre en la traitant. Un écrivain particulier peut choisir son sujet, il peut mesurer ses forces, et y proportionner le fardeau dont il se charge. Il n'en est pas de même d'une Académie; tout ce qui peut entrer dans la composition de l'histoire est de son ressort. Elle ne doit donc exclure de ses recherches aucun des faits, qui peuvent y trouver place d'une manière avantageuse.

Pour remplir un plan aussi vaste nous avons besoin, Messieurs! de toutes nos forces; gardons nous de les épuiser en recherches vaines; gardons nous encore plus d'en profaner l'usage, par la manière dont nous présenterons nos découvertes.

Ne portons point dans l'étude des siècles passés cet esprit noir et Satyrique, qui cherche à dégrader l'espèce humaine, qui n'y ramasse que des traits propres à en former un Portrait hideux. N'y cherchons point des motifs de mépriser ce qui est respectable, de mettre au nombre des choses profanes ce qui est sacré, de haïr les hommes, et de faire passer dans leurs coeurs cette haine, qui n'y seroit que trop secondée par leurs autres passions. Que nos portefeuilles ne contiennent point un recueil méthodique d'anecdotes scandaleuses; n'imitons point ces auteurs atrabilaires, dont les écrits sont les annales du vice, et qui, pour les mieux remplir, ont jetté leur poison sur tout ce qu'ils ont touché. Laissons aux Romanciers ces détails licentieux, qui inspirent la volupté, quand il faudroit inspirer l'horreur du vice. Il ne faut point flater les morts; mais à quoi bon pénétrer dans les horreurs domestiques, qu'il est honteux de dévoiler à ses contemporains, et qu'il doit être encore plus honteux de tirer de l'obscurité, où les a ensevelies une longue suite d'années?

Il est

Il est arrivé plus d'une fois, que des crimes de cette espèce ont précipité la chute des Empires; mais ils n'ont jamais été que l'occasion d'un malheur, qu'avoient préparé la corruption generale des moeurs, l'oubli des anciens principes, l'infraction de plusieurs loix malcompensée par d'autres loix. Ce ne fut point en outrageant la femme du Tyran, qui lui succeda, que le dernier des Valentinien, le dernier descendant du Grand Theodose, attira sur Rome le plus grand de ses désastres. La fidelité de l'histoire et l'Instruction des hommes demandent, qu'on parle du crime de Valentinien; mais un historien n'en fera point un Roman, qui puisse allarmer la pudeur; il ne substituera point les détails obscurs d'un fait particulier au tableau en grand d'un Empire, qui devoit périr, quand Valentinien auroit été le plus chaste des Princes, et Maxime le plus patient des maris outragés. Je cite cet exemple pour expliquer ma pensée, et non pour la restreindre à une seule espèce de détails; ce que je veux dire, c'est que tout n'est pas digne de l'histoire, et surtout qu'on se déshonore en l'écrivant, lorsqu'on s'arrête avec complaisance à peindre les vices et à décrire les crimes honteux et les actions atroces.

Il est encore d'autres détails, auxquels on donne aujourd'hui le nom intéressant d'Anecdotes, et qui meritent peu de nous occuper. Je ne les condamne point dans les memoires particuliers d'un écrivain contemporain; j'approuve même, qu'ils les ait recueillis dans un tems, ou il ne pouvoit savoir, si ce qu'il écrivoit n'avoit point avec d'autres faits une liaison secrète, qui saisie habilement par un historien devoit un jour éclaircir un point important. Mais lors que ces pretendues Anecdotes ne sont que de petits faits isolés, à quoi bon en charger l'histoire? Laifons les ou elles sont, jusqu'à ce qu'une découverte heureuse leur donne un degré d'importance, qu'elles n'ont point par elles mêmes.

Je ne crains point, Messieurs! que vous trouviés ma censure trop severe; occupés du bien public, animés surtout par l'amour de l'humanité, votre unique objet est d'instruire les hommes et de les rendre meilleurs: et tel est le principal but de l'histoire.

Mais vous savés aussi, que pour atteindre à la perfection, il ne suffit pas d'écrire des choses utiles; qu'il est encore necessaire de plaire à ses lecteurs et de se les attacher. Cette regle puisée dans la nature de l'homme est de tous les tems, et s'étend à tous les ouvrages destinés à l'Instruction. On les rend inutiles par un stile dur, et une diction vicieuse qui choquent les oreilles, par une sécheresse, qui ennuie, par un pedantisme, qui revolte. L'esprit et le coeur ont toujours l'imagination pour compagne; si vous ne faites rien pour celleci, elle vous ravit ceux là et vous perdés l'occasion d'éclairer l'un et de corriger l'autre.

J'aurois beaucoup de reflexions à faire sur cet art heureux de mêler l'utile à l'agréable en écrivant l'histoire. Je demanderois, qu'on n'employât pour plaire que des moyens honnêtes, et qu'on les employât avec économie; que dans le choix, qu'on en feroit, on eut égard au genre dans lequel on écrit; que dans une histoire generale par exemple, on ne fit point entrer des beautés, qui ne conviennent qu'à l'histoire particuliere d'une ville, ou à celle d'un seul homme. Mais tout ce que je pourrois dire làdessus seroit déplacé dans un Discours, que j'adresse non à des historiens, mais aux juges des historiens, qui ont vécu avant nous, et aux bienfaiteurs de ceux, qui viendront après nous.

Vous le savés mieux que moi, Messieurs! nous n'avons point été rassemblés pour écrire l'histoire; une pareille entreprise est celle d'un seul homme, et rarement elle réussit entre les mains d'une société. L'objet de notre institution est de préparer les matieres, qui doivent entrer dans la composition de l'histoire, et c'est là la raison, pour laquelle j'ai si fort insisté sur le choix des faits et des détails; c'est à nous à tirer de l'obscurité ceux, qui ne se trouvent point dans les historiens connus, ou qui ne s'y trouvent qu'imparfaitement. C'est à nous à rendre à ceux, qui sont déjà connus, leurs véritables circonstances, et ces nuances presque imperceptibles, qui négligées ou altérées en changent entièrement la nature.

Un historien rassemble dans un certain ordre un grand nombre de faits, il en forme un corps regulier, un seul tout. Notre travail est très different de celui là. Un seul fait est un tout pour nous. C'est un corps, que nous devons retabliir, semblable à cette divinité Egyptienne, qui rassembloit les membres épars de son mari, nous rassemblons, pour ainsi dire, les débris de chaque fait, que nous nous proposons de retabliir; nous les lions ensemble, ou par des preuves, qui ne laissent aucun doute, ou par des conjectures heureuses, qui approchent de la certitude. Mais souvent nous ne sommes pas plus heureux que le fut Isis. Souvent il manque à la perfection de nos decouvertes un point de verité, que nous cherchons en vain, et dont l'absence laisse un vuide dans le resultat de notre travail. Ce malheur ne doit point nous décourager. Ce n'est point une raison pour replonger dans les ténèbres, ce que nous en avons tiré. N'envions point à ceux, qui travailleront après nous, le bonheur, qu'ils auront peutêtre de se faire un degré de nos decouvertes, pour aller beaucoup plus loin; ne leur laissons point à faire le chemin, que nous avons déjà fait. Faisons part au public de nos doutes; avouons lui notre ignorance avec franchise, avec autant de plaisir, s'il est possible, que nous en aurions à lui faire présent d'une nouvelle verité.

Les doutes d'un écrivain, qui a travaillé avec soin et sur un bon plan sont presque toujours les indices d'un trésor ou d'un écueil caché. La vanité ou une modestie excessive le rendent coupable envers le public quand elles le portent à lui dérober ce fruit de son travail.

Mais une faute encore plus grande, et qui sera certainement bannie de cette Académie, est celle de ces écrivains présomptueux, qui ne veulent point douter, et qui trop convaincus de la bonté de leur jugement donnent pour des certitudes ce qui n'est que le résultat de leurs conjectures. Ignorent-ils donc, ou feignent-ils d'ignorer, qu'un seul mot qui leur a échappé, ou qu'ils n'ont pas vu, peut détruire le raisonnement le plus fort et le mieux réfléchi?

Mais que dirons-nous d'une autre espèce d'écrivains, qui commencent par se faire un système, et qui composent ensuite des volumes pour prouver ce qu'ils veulent qui soit vrai? que blâmerons-nous le plus en eux, ou leur audace, ou leur mauvaise foi? l'une conduit à l'autre; et il y a peu d'exemples, qu'après avoir commencé par être téméraire, on n'ait pas fini par être trompeur. Je pourrais vous en citer plusieurs exemples; mais je ne fais point ici la satire des écrivains modernes; je m'entretiens avec vous, Messieurs! et je cherche à m'instruire de nos devoirs et des écueils, que nous devons éviter.

Examinons les mémoires les mieux faits des Académies, qui s'appliquent à l'étude de l'histoire et de l'antiquité. Suivons la marche de ces hommes supérieurs, qui ont porté le flambeau de la critique dans le chaos ténébreux des siècles passés; prenons les pour nos modèles, et nous serons sûrs d'être utiles à notre siècle et à la postérité. Nous verrons, que le dépôt, où sont consignées leurs savantes recherches, est un supplément aux Archives de l'Univers, qu'il contient le recueil des faits, qui n'ont été écrits par aucun historien, mais qui résultent nécessairement de la comparaison qu'ils ont faite de plusieurs historiens, et des monuments, qu'ils ont pu rassembler, ou dont ils ont eu connaissance. Nous verrons avec étonnement les travaux prodigieux, par lesquels ils sont parvenus à rétablir un passage altéré, à rectifier la chronologie, à fixer une seule date. Si nous envisageons ces objets avec les yeux du commun des hommes, notre étonnement seroit d'une toute autre nature. Nous plaindriions les écrivains laborieux, dont le courage étoit si infatigable, l'esprit si juste, les connaissances si vastes, d'avoir perdu tant de tems à des recherches si peu utiles. Mais nous avons cent fois reconnu, que la correction d'un seul mot dans un auteur ancien a dissipé les plus épaisses ténèbres, qu'une date rétablie a redressé des fautes grossières, et mis dans tout leur jour des vérités importantes; enfin c'est là en quoi consiste en grande partie la critique et c'est ce genre de travail, qui la perfectionne. Une correction, qui n'a au-

cune

une utilité apparente, même souvent à une autre correction, celle-ci à une troisième, et ce n'est souvent qu'à la cinquième ou à la sixième génération, s'il m'est permis de parler ainsi, que d'une première vérité stérile en apparence naît enfin une autre vérité, dont l'utilité est aussi réelle qu'elle est évidente.

Ce que je dis ici tend à prouver, qu'il n'est point de découverte en ce genre qu'on doive mépriser, qu'il n'en est point, que l'on doive dérober au public. L'objection si rebattue contre ce genre de travail : à quoi bon ces recherches ? cette objection, qui ne peut être faite que par l'ignorance, ne doit point nous décourager. Ce ne sera peut-être que dans le Siècle suivant, que l'on moissonnera ce que nous aurons semé ; mais qu'importe ! que nous soyons utiles à nos contemporains ou à la postérité ? toutes les générations à venir doivent nous être chères, comme elles sont toutes présentes à celui, qui nous a commandé d'aimer nos semblables.

C'est au travail de nos pères, que nous devons la lumière dont nous jouissons. Nous ne pouvons leur en marquer notre reconnaissance qu'en ajoutant à ce qu'ils nous ont transmis, tout ce qu'il est en notre pouvoir d'y ajouter. L'ignorance, fruit de la paresse et des préjugés, fait des efforts continuels pour nous replonger dans les ténèbres, d'où nous sommes sortis ; nos efforts doivent être aussi continuels, pour détruire cet ennemi éternel du genre humain.

Il en est de la société en général comme de chaque homme en particulier. Cesser d'apprendre c'est faire un pas vers l'ignorance, ne pas travailler à perfectionner les Sciences et les arts, c'est rappeler la Barbarie.

Avouons le, Messieurs ! pour moi j'en fais l'aveu, ce n'a été que sous la férule de mes premiers Maîtres, que j'ai appris pour sortir de l'ignorance. Depuis que j'ai été libre, j'ai appris pour ne savoir pas moins que les autres. J'ai à la vérité haï l'ignorance, mais j'ai encore plus aimé la gloire. J'ai désiré de savoir quelque chose pour ma Satisfaction intérieure et peut-être pour être par cet endroit au-dessus du commun des hommes. Mais quand j'ai cru être parvenu à ce point, j'en fais encore l'aveu, j'ai eu l'ambition de faire des découvertes, pour l'emporter au moins en un point sur ceux, qui à mille autres égards en savaient plus que moi. C'est à cette ambition peut-être vaine, peut-être ridicule, peut-être encore plus malheureuse, que j'ai dû le courage, qui m'a fait dévorer l'ennui de l'étude et des lectures les plus accablantes, qui m'a fait surmonter les difficultés du travail, qui m'a soutenu contre le déplaisir cruel d'avoir souvent travaillé en vain, d'avoir suivi longtems un Phantôme, qui s'est dissipé, lorsque je suis enfin parvenu à l'approcher.

Mais

Mais sans cette ambition je n'aurois appris que ce que l'on me força d'apprendre dans ma jeunesse ; ou du moins je me serois contenté de savoir ce qu'il est honteux d'ignorer. Peut-être est-il indifférent à la société que j'aie travaillé, ou que j'eusse suivi l'exemple du grand nombre de mes semblables. Mais si, au prix d'un travail opiniâtre de plusieurs années, je découvre une seule vérité utile, (et quelle vérité ne l'est pas) le fruit, qui m'en reviendra, pourra être beaucoup au-dessous de ce qu'il m'en aura coûté pour y parvenir ; mais relativement à la société, quelle proportion peut-il y avoir entre la vie d'un seul homme passée dans le travail ou dans les plaisirs, et le fruit d'une découverte utile, qui se renouvelle et se multiplie avec les siècles ?

Cependant cette vérité sera de nouveau obscurcie, elle s'éclipsera une seconde fois, s'il ne se trouve personne, qui poussé par les mêmes motifs, qui me l'auront fait découvrir, consente à apprendre ce que j'aurai appris, et qui, arrivé au point, où je me serai arrêté, fasse tous ses efforts pour aller plus loin que moi.

Je vais développer cette idée ; elle a trop de rapport au sujet, que je me suis proposé de traiter dans ce discours, pour que je ne m'y arrête pas un peu.

On doit considérer les hommes comme partagés en trois Classes ; la dernière est celle du peuple et de ceux, qui lui ressemblent par leur ignorance. La connoissance de certaines vérités les plus capables de détruire les préjugés funestes à la Société, ne parvient à cette Classe que très tard, & dénuée de tout l'appareil des recherches et des preuves. Elle les reçoit par le canal de ceux, avec qui elle est le plus en liaison, et qui composent la seconde Classe. Celle-ci comprend tous ceux, qui savent tout ce qu'il est honteux d'ignorer chacun dans son état ; mais qui occupés d'autres objets n'ont point l'Ambition d'en savoir d'avantage, ou ne sont pas en état d'étendre plus loin leurs connoissances. Ceux qui composent cette Classe sont, comme je l'ai dit, les oracles de la Classe inférieure, qui est la plus nombreuse. Je range dans la première Classe les personnes, qui se sont particulièrement consacrés aux Sciences, & qui employent leurs veilles à les perfectionner. Tels sont, ou tels doivent être tous les membres des Académies. Tous doivent être Créateurs ; ou bien ils ne méritent que le second rang dans le monde savant.

Mais entre ces trois Classes il est plusieurs ordres intermédiaires, qui en font la liaison, ou qui en maintiennent la communication. Entre ces ordres le plus précieux à la Société est celui des compilateurs, qui méritent vraiment ce nom. Ils doivent avoir recueilli tout ce qu'a produit la première classe, & la perfection de leur art consiste à le rassembler, le

lier, à en faire un tout aussi complet, & aussi agréable qu'il est possible. Ils sont en quelque sorte les interprètes, par le moyen desquels la première Classe entretient un commerce continuel avec la seconde. En vain l'une voudroit sans eux commercer avec l'autre. Souvent elles ne s'entendroient pas, et plus souvent encore elles s'ennuieroient réciproquement.

De même entre la seconde Classe et la troisième il se trouve des Interprètes subalternes, dont les noms paroissent méprisables; mais dont les services sont chers à la société.

Il y a un rapport constant entre ces trois Classes, parcequ'il le mérite de leurs Interprètes dépend toujours de celui de la Classe supérieure. Si la première Classe, qui doit créer, dégénère au point de ne plus rien produire, elle ne méritera en effet, que le second rang: la seconde Classe s'abaissera à proportion, et il en sera de même de la troisième. L'ignorance fera des progrès étonnans, parce que la première Classe, n'ayant plus l'Ambition de découvrir, perdra nécessairement le désir de savoir tout ce qui est déjà découvert. La paresse, qui est naturelle à l'homme, n'étant plus combattue par le désir de cette gloire, qui accompagne les découvertes heureuses, la génération qui aura laissé éteindre ce feu sacré, déjà inférieure à celle, qui l'aura précédée, laissera elle même une postérité, qui ne la vaudra pas.

Cependant la seconde Classe, dont on n'entretiendra plus la curiosité par des découvertes nouvelles, se dégoutera de l'étude, qui lui convient. Elle se contentera comme auparavant d'occuper le second rang; mais elle se trouvera réellement au troisième. Les préjugés renaîtront dans la multitude, et en peu de tems la plus profonde ignorance avec tous les maux, qui l'accompagnent, aura envahi tous les ordres.

Il s'ensuit de là, que le seul moyen, je ne dis pas d'augmenter les lumières nationales, mais de les conserver au point, où elles sont, est d'entretenir dans la Classe supérieure le désir et l'espérance de faire des découvertes nouvelles. C'est un devoir de cette Classe de s'en occuper, et ce devoir devient sacré, dès qu'une association, telle que la nôtre, l'a fixé d'un homme de lettres; il ne lui est plus libre de se borner à ce qu'on fait déjà; il lui est honteux d'avouer, qu'il ne prétend pas à plus de gloire.

Je fais bien, qu'il peut y avoir des contrées, où apprendre ce qu'on fait depuis longtems dans d'autres contrées, c'est faire des découvertes: c'est combattre avec avantage l'ignorance: c'est augmenter la masse des connoissances nationales.

Mais

Mais s'il est en Europe quelque nation, qui soit dans ce cas, qu'Elle se garde bien d'annoncer les premiers efforts, qu'elle fait, pour sortir de l'ignorance, par un établissement semblable à ceux, qui chès les autres peuples ont été le triomphe des Sciences et des arts. On lui reprocheroit avec raison, d'avoir voulu mettre ses écoliers en parallèle avec les maîtres, dont le nom fait honneur aux autres nations; et si, féconde avant le tems, elle répandoit dans l'Europe les productions de ses prétendus savans, ce seroient autant de témoins, qui déposeroient de son ignorance, et de la nouveauté des efforts, qu'elle feroit pour en sortir. On ne verroit dans ses mémoires Académiques, qu'une froide compilation de ce qui à déjà été dit en mille autres endroits, des abrégés informes et décousus, des ouvrages d'autrui, des découvertes des siècles passés annoncées avec Emphase, comme des nouveautés. Que seroit ce, si chaque année produisoit un gros volume de pareils mémoires? On n'y trouveroit rien, que n'eût pu faire un médiocre Journaliste: et il n'y a point de Dictionnaire un peu savant, qui ne valût mieux qu'un semblable recueil.

J'ai peut-être abusé de votre patience, en traitant si au long une matière, qui n'avoit sans doute pas besoin d'être traitée. Mais quand on forme un établissement nouveau, il est si important d'en fixer invariablement l'esprit et l'objet, que j'ai cru devoir vous communiquer là-dessus mes Idées, pour les réformer par vos avis, si elles sont défectueuses, ou pour m'y affermir par vos suffrages, si elles sont de nature à les mériter.

Je vous les ai communiquées avec d'autant plus de confiance, que quand elles ne seroient pas adoptées ailleurs, quand il se trouveroit quelque société, qui les rejetteroit, comme tendantes à établir une loi trop rigoureuse, nous devrions faire de cette loi la base de notre institution. Nous devrions aller audevant d'un joug, qui sera plus léger pour nous, que pour aucune autre Académie de l'Europe. Ce que je dis ici n'est point une exagération, et je le dis pour la Classe Philosophique, comme pour la Classe Historique.

Tout ce que cette classe donnera au public sur les productions en tout genre de cette contrée, sera nouveau pour toute l'Europe, et pour la nation Elle-même. Combien d'objets dignes de sa curiosité! Quel pays mérite mieux d'être connu! et quel pays l'est moins? Les montagnes et ce qu'elles renferment dans leurs entrailles, les Lacs, les Rivières, les Marais, les prairies, les bois, ces Salines merveilleuses. Toute la Bavière enfin fournit des sujets tout neufs au Physicien, au Minéralogiste, au Géographe, au Botaniste, au Chymiste.

1004427
dans ce qui a un rapport direct au sujet de ce Discours, et à la Classe, à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir.

Quelle abondante moisson nous est offerte! qu'elles richesses il ne tient qu'à nous d'amasser dans un tems, où toutes les autres contrées paroissent épuisées.

Quelqu'un d'entre vous se plait-il dans les recherches vagues, mais grandes et majestueuses, de la plus haute antiquité? Il a de quoi s'exercer sans s'éloigner de sa nation. Il n'en est aucune en Europe, qui soit plus anciennement connue et plus célèbre.

Un autre veut-il chercher dans les Régions Septentrionales la source de ces grands Fleuves, qui se sont débordés dans toute l'Europe, et qui en couvrent encore toute la surface? veut-il connoître l'origine des peuples Barbares, des quels nous descendons, et qui détruisirent l'Empire Romain, qui avoit détruit tant d'autres peuples? qu'il suive l'Histoire des Bavares réfugiés chés les Barbares Septentrionaux: qu'il revienne avec eux sur les bords du Danube: qu'il repasse ce Fleuve: qu'il s'arrête avec eux dans les contrées, où les fixèrent pendant quelque tems les dominations étrangères: qu'il se borne aux Révolutions, qu'ils partagèrent, aux alliances et aux guerres qu'ils firent, et il aura écrit l'histoire de presque toutes les nations Barbares.

En est-il quelqu'autre, qui aime mieux suivre les révolutions, qu'a éprouvées le païs, qu'habite aujourd'hui sa Nation, qui se plaise davantage dans les Antiquités Romaines, que dans celles des Barbares, vous habitez un païs, qui pendant plus de 4. siècles fit partie de l'Empire Romain, où il y eut des colonies, des forteresses, des légions, des Magistrats, et où sans doute les Romains ne négligèrent pas plus qu'ailleurs les moyens, qu'ils mettoient en usage, pour faire passer leur mémoire à la postérité la plus reculée. Pour quoi ne resteroit-il pas ici comme ailleurs des vestiges de leurs Monuments? parcourés votre patrie avec les yeux des Montfaucon et des Maffei, et vous y découvrirez ce qu'on a trouvé en France et en Italie. C'est une matière toute neuve, et qui intéressera toutes les Nations. Il n'y en aura aucune, qui ne fasse des vœux pour le succès de vos travaux, aucune qui ne reçoive avec empressement le produit de vos recherches.

Mais ce n'est encore là qu'une très petite partie des moyens, que vous avez d'égaliser en entrant dans la carrière, la gloire de ceux, qui l'ont déjà parcourue.

Tous les peuples de l'Europe ont épuisé, ou peu s'en faut, leurs trésors domestiques. Les vôtres sont encore en leur entier. Combien d'Archives, qui n'ont point encore vu le jour? combien de Bibliothèques

ques antiques , que l'art de l'Impression a reléguées dans des récoins obscurs, d'ou personne n'a pensé à les tirer ? combien de Monuments Nationaux dans tous les genres ont été vus avec indifférence et mériteroient l'examen le plus attentif ?

Le dirai je , Messieurs ! la Bavière n'a point encore eu d'Historiens , et elle n'en aura point , jusqu'à ce que vous ayés préparé les matériaux , qui doivent entrer dans la composition de votre Histoire. Portés dans tous les siècles , qui se sont écoulés depuis Garibald jusqu'à Thassilon , et depuis celui-ci jusqu'au grand Prince , dont notre auguste Protecteur porte le nom. Portés, dis-je, dans tous ces siècles le flambeau de la Critique, et vous verrés s'écrouler les fragiles fondemens de ces grands édifices, qu'ont élevés à la hâte Aventin et ceux, qui l'ont suivi.

Je ne viens point ici insulter aux Manes de ces Ecrivains ; je ne prétends point leur enlever la gloire , qui leur appartient. Que peut un seul homme contre les ténèbres de plusieurs siècles ? et que n'avoit pas fait Aventin en particulier , pour se mettre en état de les dissiper ? C'est même une perte irréparable, que celle des grandes collections , sur lesquelles il composa son Histoire. Mais si je puis en juger par les parties de cette Histoire, que j'ai eu occasion d'examiner , cet auteur manqua de Critique, ou s'il eut quelque teinture de cet art inconnu aux anciens, et né , pour ainsi dire, de nos jours , il ne se donna pas le tems d'en faire usage ; il en negligea les regles , s'il ne les ignora pas. Je voudrois pour sa gloire, qu'il eût au moins travaillé avec cette bonne foi, qui est la première loi de l'Histoire.

Mais quelque soit le prix de l'ouvrage qu'il nous a laissé , qu'il soit exact ou qu'il ne le soit pas , que sa fidélité soit ou ne soit pas telle , qu'elle auroit du être , que ses conjectures ayent été solides et bien raisonnées, ou qu'elles n'ayent été que le fruit trompeur d'une imagination échauffée , c'est de quoi nous ne sommes pas toujours en état de juger ; puisque son recueil n'existe plus, ou qu'il n'en existe qu'une très petite partie.

Le recueil étoit un essai de ce qu'il vous appartient d'exécuter. La collection , que vous transmettrés à la posterité , sera autant au dessus de celle là, qu'une société telle que la votre , établie dans le dix huitième siècle , doit être au dessus d'un seul homme , qui écrivoit au commencement du seizième. Aux découvertes , que vous ferés de monuments inconnus ou négligés jusqu'ici , vous joindrés des observations capables d'en rendre l'usage également sûr et facile. Vous les comparerez ent'reux , et avec ceux , dont le public est déjà en possession. Vous y joindrés vos conjectures. Vous en ferés même usage , pour rectifier ou pour

perfectionner les ouvrages des savans , qui faute de secours suffisans se sont égarés, ou ont laissé quelque chose à désirer. Qui sait même, si à force de recherches, vous ne découvrirez pas des thrésors pretieux et cherchés en vain depuis si longtems.

Voilà, Messieurs! une Esquisse des avantages , avec les quels vous entrés sur le grand Théâtre de l'Europe savante. Remplissés les grands objets, que je viens de vous proposer , et vous remplirés son attente. Ce que vous seuls pouvés faire, est le premier tribut, que vous dévés aux Sciences, la première preuve de reconnoissance, qu'ont droit d'exiger de vous ceux , qui ont été vos maitres et vos modeles. Que n'espéreroit pas le grand Mabillon , s'il vivoit encore, et qu'il apprît, qu'au milieu de cette contrée, d'ou il croyoit, que les Muses etoient bannies, s'éleve un autre Parnasse, qui fera désormais leurs delicés!

Mais ces motifs sont encore les plus foibles de tous ceux , qui peuvent animer notre ardeur. La mesure de ce que nous pouvons faire pour le genre humain , pour notre Prince , pour notre patrie , est la mesure de ce que nous devons faire. C'est à la face de l'Europe , que vous avés contracté un engagement solennel de soutenir la gloire litteraire d'une nation , à qui il ne manque que celle là. Le sort de votre patrie est à cet égard entre vos mains. Avant notre association on auroit pu vous blâmer d'enfouir vos talents. De puis qu'elle est formée , ce qui n'eût été qu'une negligence, deviendra un crime. Ce qui n'eût été qu'un manque de zèle pour la gloire de votre patrie et de votre Prince , deviendrait une ingratitude.

Les bienfaits, dont ce Prince, l'objet de notre amour autant que de notre respect, ne cesse de nous combler , la protection qu'il nous accorde , l'Attention dont il nous honore, le tendre interêt, qu'il prend à nos succès , quels motifs plus puissans ! pour nous surpasser nous même; afin d'égalier nos efforts à ses bontés , de repondre à ses intentions , et de rendre son regne pretieux à la posterité, en le rendant l'Epoque de la création des Sciences , et de la perfection des arts, qui font le bonheur, la puissance et la gloire des Nations.

